

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

Nos morts : M. Aloys Burlet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1959, tome 57, p. 316-317

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



## NOS MORTS

M. ALOYS BURLET

Il y a vingt-cinq ans, Aloys Burlet achevait son Lycée à Saint-Maurice par une brillante maturité. Pendant deux ans, il étudiait la philosophie à l'Institut Catholique de Paris où M. Maritain le distinguait et aurait aimé lui confier un « grand » sujet de doctorat. Mais le jeune homme se destinait aux études juridiques, et à l'automne de 1936, il commençait son droit à l'Université de Lausanne. Dix ans plus tard, le 6 février 1946, devant un public de spécialistes fort intéressés et, pour finir, pleins d'admiration, Aloys Burlet soutenait avec brio sa thèse de Docteur en Droit : *Essai sur une nouvelle théorie de l'Assurance*. Comme depuis deux ans il était entré à la Société d'assurance « La Suisse » où son père était actionnaire, celle-ci le retint aux bureaux directoriaux ; et, après l'avoir envoyé en 1948-1949 en Angleterre achever sa formation, elle le promouvait au nombre de ses Directeurs le 2 juillet 1954. En 1955, Aloys Burlet organisait le service extérieur juridique des Sociétés d'Assurances que groupe « La Suisse ». En plus de ces problèmes généraux d'organisation — qui débordent d'ailleurs le cadre des activités de la Compagnie — sa tâche propre de Directeur regardait les assurances sur la vie.

En 1942, Aloys Burlet avait épousé Mlle Andrée Schmidt, dont il eut deux enfants, Marie-José et Dominique.

Il est difficile de définir pour les autres un ami très cher. Aloys Burlet ne cachait rien, ne montrait rien : il se révélait dans l'action, en vivant, et il se révélait profondément humain. Quand nous cautions, sa science éblouissante de juriste et de financier m'a fait peur parfois ; mais il avait un tel sens de la droiture, et de la simplicité dans la loyauté, que je sentais que toutes ses connaissances n'étaient que conscience professionnelle : l'incompétence, qu'il avait en horreur, lui eût paru

injustice et cruauté. Il avait d'ailleurs une sorte de joie communicative dans ses rapports avec les hommes, et ses justes exigences n'avaient pas besoin de sévérité.

Par sa famille, comme par celle de sa femme, il appartenait à ces catholiques de la diaspora dévoués à leur paroisse : ils sont catholiques comme ils respirent ; et ce sont nos meilleurs ambassadeurs auprès du monde protestant dont ils ont les suffrages sans les rechercher. Cela suppose une vie intérieure saine, claire, aérée ; un foyer où l'amour naît de Dieu, et garde, jusque dans son calme bonheur, un caractère sacré et religieux.

A ces dons de l'âme, de l'intelligence et du cœur, Aloys joignait le travail qui est l'hommage de la condition humaine à la générosité divine. Et sa vie allait comme une silencieuse coulée d'huile, selon le mot de Platon. Il ne lui manquait que la perfection suprême, sa ressemblance à notre unique Amour : la souffrance. Il eut le temps d'y communier, avec sa femme, une longue année, sans nulle amertume. Et la souffrance le rapprocha tant de Dieu que le retour ne fut plus possible ce 6<sup>e</sup> jour de septembre qu'il nous laissa dans les larmes...

N. V.